



HAL
open science

Une littérature en “ langue impossible ”. Les écrivains italophones de Trieste entre italien, allemand et dialecte

Jean-François Laplénie

► **To cite this version:**

Jean-François Laplénie. Une littérature en “ langue impossible ”. Les écrivains italophones de Trieste entre italien, allemand et dialecte. Marie-Madeleine Martinet; Francis Conte; Anne Molinié. *Espaces multiculturels: sociétés et images*, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, pp.33-39, 2011, 978-2-84050-810-6. hal-03180064

HAL Id: hal-03180064

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03180064>

Submitted on 26 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE LITTÉRATURE « EN LANGUE IMPOSSIBLE »
LES ÉCRIVAINS ITALOPHONES DE TRIESTE ENTRE ITALIEN,
ALLEMAND ET DIALECTE

Jean-François Laplénie
Université Paris-Sorbonne

Jusque dans leur nom ou leur pseudonyme même, les plus grands écrivains de Trieste au xx^e siècle – Italo Svevo (l'« Italien Souabe »), Scipio Slataper, Roberto Bazlen – sont représentatifs de ce que Claudio Magris et Angelo Ara ont décrit comme l'« identité de frontière »¹ de la ville de Trieste : frontière géographique et politique, certes, mais aussi intellectuelle et culturelle, enfin frontière linguistique à la jonction des mondes germanique, italien et slave. Cette ville multiculturelle au sens plein, ville-frontière et enjeu politique, ville italienne en territoire slovène et sous domination autrichienne jusqu'au traité de Saint-Germain-en-Laye, est une ville italienne qui souffre de ne jamais l'être complètement, tant elle est et demeure obstinément périphérique par rapport aux centres culturels de la Péninsule. Ce phénomène de décentrement constant se fait sentir de façon particulièrement nette chez les écrivains triestins du début du xx^e siècle, et surtout dans le rapport que ceux-ci entretiennent avec leur langue d'écriture. S'il est vrai, en effet, que leur « malheur » aura été, à l'instar de Slataper, « de lire des livres en allemand et d'écrire en italien »², c'est bien que la situation multiculturelle et la position périphérique de la ville ont modelé sa pratique linguistique. L'éducation secondaire, la formation des intellectuels, les pratiques de lecture et d'écriture ont longtemps empêché que la langue acquière ou conserve, pour les Triestins, le caractère d'évidence qui la caractérise dans les espaces largement *monoculturels*. Malgré la diversité des « projets culturels » triestins (Claudio Magris), la recherche et le doute autour de la langue d'écriture semblent constituer une constante de la réflexion et de la pratique littéraire de ces écrivains dialectophones, de langue littéraire italienne, et lecteurs de Goethe, Hebbel et Nietzsche : c'est que les contraintes historiques

- 1 Angelo Ara et Claudio Magris, *Trieste : une identité de frontière*, trad. de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, Éd. du Seuil, 1991.
- 2 Cité d'après Michel David, *La psicoanalisi nella cultura italiana*, Turin, Boringhieri, 1966, p. 379. Je traduis.

et politiques pesant sur leur ville – notamment l’absence d’université italophone en Istrie – se liguent pour souligner le caractère « inauthentique » de sa langue. Néanmoins, au-delà même de leur difficulté à s’approprier l’italien littéraire, c’est le fondement même de *la* langue qu’ils mettent en doute : sa capacité à dire le *vrai*.

GENÈSE D’UNE VILLE MULTICULTURELLE

34

L’histoire de la Trieste moderne commence en 1382, lorsque la ville, pour échapper à la menace vénitienne, se « donne » littéralement au duc d’Autriche Leopold III. Elle demeurera autrichienne pendant plus de cinq siècles, jusqu’à ce que le dernier gouverneur autrichien de la ville, Alfred von Fries-Skene, remette le pouvoir, le 30 octobre 1918, entre les mains d’un comité de salut public. Mais ce simple effet de domination politique n’explique pas la complexité de l’espace multiculturel que constitue la ville. En effet, sa situation « au carrefour de plusieurs peuples »³ n’a fait d’elle un « creuset » qu’après 1719, date à laquelle l’empereur Charles VI l’eut déclarée port franc et fait d’elle le principal débouché maritime des territoires sous domination habsbourgeoise.

L’afflux massif des populations les plus diverses place la ville dans une « situation délicate »⁴, tant elles sont unies par le plus puissant des facteurs d’ordre : l’intérêt supérieur du commerce du port. En 1910, on estime⁵ que sur ses 200 000 habitants, la grande majorité (140 000, soit 70 %) est italienne – et violemment irrédentiste –, pour 25 000 Slaves, principalement Slovènes, et 9 000 Austro-Allemands, qui forment une grande part de la très lourde administration impériale. Parmi ces communautés, il faut citer une importante communauté juive – phénomène banal en regard du reste de l’Empire, mais qui offre à Trieste un visage particulier⁶. Population hétérogène par son origine (on y trouve des Ashkénazes de Galicie comme des Sépharades de Corfou) ou son degré d’assimilation, les juifs triestins sont soudés par son engagement politique et culturel en faveur de l’Italie⁷ : une très grande majorité, en 1910, est italophone, tandis que peu utilisent l’allemand et un nombre infime le slovène.

3 I. Svevo, « Profil autobiographique », *Écrits intimes, essais et lettres*, trad. Mario Fusco, Paris, Gallimard, coll. Du monde entier, 1973, p. 15.

4 Roberto Bazlen, « Entretien sur Trieste », trad. René de Ceccaty, dans *Italo Svevo et Trieste, Cahiers pour un temps*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1987, p. 193-207, citation p. 197.

5 Michel David, *La psicanalisi nella cultura italiana* (note 2), p. 374.

6 Angelo Ara : « Juden und jüdisches Bürgertum im Triest der Jahrhundertwende » dans : Andrei Corbea-Hoisie, Jacques Le Rider (Hrsg.) : *Metropole und Provinzen in Altösterreich*. Wien, Köln, Weimar, Böhlau, 1996, p. 264-274.

7 *Ibid.*, p. 265-266.

Le commerce est donc au fondement même de l'existence et de la prospérité du port, et c'est bien cette hégémonie du dieu Mercure, qui explique, selon Scipio Slataper, l'absence de tradition culturelle de la ville⁸. Selon lui, si Gènes et surtout Venise ont su fonder sur leur prospérité marchande une culture brillante, le culte exclusif du commerce n'a débouché, à Trieste, que sur un appauvrissement. L'afflux indifférencié de migrants dans une ville devenue un « refuge de malfaiteurs »⁹ forme des communautés séparées, sans lien entre elles et sans langue commune, sans rattachement ni attachement historique à la ville. La langue commune des Triestins sera justement l'italien commercial, un dialecte vénitien qui vient supplanter le dialecte frioulan de la ville. Aux yeux de Slataper, le commerce dénature tout ce qui pourrait devenir l'authentique base d'une culture triestine. La ville libre, si jalouse de ses privilèges douaniers, est incapable de défendre ses traditions, son dialecte et ses fêtes – italiennes.

Ce problème de la défense de l'identité italienne de la ville s'était fait jour au XIX^e siècle, dans le mouvement qui suit le Risorgimento. Roberto Bazlen¹⁰ insiste sur le fait que l'irrédentisme politique pousse une partie de la bourgeoisie à se chercher une langue qui soit le reflet de son engagement politique et de sa résistance à l'administration germanophone de la ville¹¹ : une langue qui est un mythe, reflet du fantasme d'une langue italienne pure. Bazlen ironise sur le lyrisme ampoulé de patriotes italiens qui tentent de parler ce qu'ils croient être le véritable italien et qui n'est en fait qu'un *kitsch* inauthentique, sur cette :

partie la plus intellectuelle de la bourgeoisie qui se sent détachée du pays auquel elle croit appartenir par sa langue et par sa culture (bien qu'ils ne connaissent pas le « toscan » et bien qu'en fait de culture... mais ne parlons pas de culture), et qui est donc forcée, en plein XX^e siècle, de recourir à un jargon rhétorique du XIX^e siècle, du style du Risorgimento, qui tient haut la chandelle, qui croit que l'italien est l'idiome sonnante doux et pur [*l'idioma gentil sonante e puro*, citation de Vittorio Alfieri], et Florence la ville des fleurs [...] ¹².

Il y a donc dans l'identité linguistique de la ville un multiple ferment d'inauthenticité, de non-concordance de la langue avec une identité

8 Scipio Slataper, « Trieste non ha tradizioni di cultura » [publication originale dans *La Voce*, Florence, 1909], dans : Scipio Slataper : *Lettere triestine*, col seguito di altri scritti vociani di polemica su Trieste, postfazione di Elvio Guagnini, Trieste, Edizioni Dedolibri, 1988.

9 *Ibid.*, p. 10.

10 Roberto Bazlen, « Entretien sur Trieste » (note 4), p. 198.

11 *Ibid.*, p. 201 : « Cette ville qui parle donc un dialecte de Vénétie, cette campagne qui parle un dialecte slave, sont confiées à une bureaucratie autrichienne irréprochable, mais qui parle allemand. »

12 *Ibid.*, p. 197-198.

– historique, réelle, fantasmatique : le dialecte d'origine a été remplacé par une *lingua franca*, elle-même contrainte de supporter la proximité de l'allemand administratif, de langues slaves, et souffrant de son éloignement de l'italien « national », le standard toscan.

LE TROPISME FLORENTIN, OU : RINCER SON LINGE DANS L'ARNO

36

On pourrait objecter que ce triple aspect n'a rien de rare et constitue au contraire la caractéristique première de tout territoire dominé, de toute langue ou *littérature mineure* au sens où l'entendent Félix Guattari et Gilles Deleuze dans leur essai sur Kafka¹³. Mais si le problème a été si vif à Trieste, c'est qu'il n'a pu être résolu ni par la mise en avant d'un régionalisme de clocher – tradition de culture locale dont peuvent se targuer beaucoup de petites villes de la Péninsule – ni par l'insertion plus ou moins forcée dans un ensemble linguistique homogène, à l'image de la France du XIX^e siècle et de sa politique scolaire. L'esprit mercantile s'oppose à la première solution, et la seconde est empêchée par des raisons d'ordre politique ; aussi la communauté italienne de Trieste ne dispose-t-elle pas des outils qui imposent, unifient, homogénéisent les forces culturelles d'une communauté : l'éducation et les relais culturels. Si l'Empire plurinational possède certes des écoles élémentaires dans les diverses langues de ses sujets, de l'italien au ruthène, les lycées de Trieste sont des *Staatsgymnasien* austro-allemands dans lesquels la bourgeoisie envoie ses enfants afin qu'ils apprennent et se perfectionnent dans la langue administrative et dominante de l'Empire¹⁴. Le jeune Schmitz, futur Svevo, fait même ses études secondaires en Allemagne, dans un lycée de Stegnitz, près de Würzburg. Au moment précisément où la ville prétend se former une « tradition de culture », l'éducation secondaire n'est donc pas en mesure de donner aux jeunes Italiens de Trieste un enseignement de leur langue littéraire. Or, ce problème ne se règle pas non plus au niveau des études supérieures¹⁵. Après la perte de Pavie en 1859, puis de Padoue en 1866, l'Autriche perd les deux universités italiennes de son territoire et la minorité italienne d'Istrie et de Dalmatie ne peut plus, après 1866, suivre d'études supérieures en italien sans sortir de l'Empire. En outre,

13 Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka, pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

14 Roberto Bazlen, « Entretien sur Trieste » (note 4), p. 200 : « Je t'ai dit que je fréquentais les écoles allemandes et que j'étais irrédentiste. Ma famille appartenait à cette bourgeoisie qui était moins intellectuelle que celle dont je t'ai parlé. Écoles allemandes donc comme le faisait la majeure partie de la bourgeoisie : c'était la période où l'on savait que "quiconque connaît les langues étrangères a le monde dans sa poche", comme s'il y avait un besoin illimité de portiers d'hôtel. »

15 Angelo Ara, « La questione dell'Università italiana in Austria », *Ricerche sugli Austro-Italiani e l'Ultima Austria*, Rome, Editrice Elia, 1974, p. 9-140.

cette sortie du territoire est rendue difficile par les tracasseries administratives et par l'absence de reconnaissance des diplômés italiens dans la monarchie. C'est de cette situation que naît ce qu'on a appelé la *italienische Universitätsfrage* et l'une des revendications italiennes majeures au tournant du siècle : une université italophone à Trieste.

C'est principalement par crainte de l'irrédentisme que le gouvernement autrichien hésite autant à donner suite à cette revendication. En outre, le projet de donner l'autonomie aux cours parallèles en langue italienne de l'université d'Innsbruck se heurte à l'inquiétude des Tyroliens de voir leur territoire *utraquisiert*, comme le dit le joli terme administratif de l'époque, c'est-à-dire qu'il devienne officiellement bilingue, comme la Bohême en 1897. Les étudiants istriens n'ont donc d'autre choix que de se rendre à Innsbruck, Graz et surtout Vienne pour recevoir une instruction académique, ce que fait la majorité de ceux qui souhaitent un diplôme scientifique, technique ou commercial – diplômés les plus « utiles » dans une ville vivant de son port. Pour ceux qui se refusent à sacrifier ainsi aux exigences de la politique et du commerce maritime, l'alternative consiste à renoncer aux universités germanophones pour passer la frontière vers le royaume d'Italie, la plupart du temps pour Florence. Comme Carlo Michelstaedter, qui renonce à des études de mathématiques à Vienne pour se consacrer aux lettres à Florence, c'est donc tout un monde de jeunes Triestins, Slataper, les frères Stuparich, qui, à l'image d'Alessandro Manzoni en 1827, viennent « rincer [leur] linge dans l'Arno » et s'engagent dans le cercle de *La Voce* pour un renouveau européen de la culture italienne. Svevo, qui n'a jamais pu faire ce pas, regretta toute sa vie de ne pas avoir pu « apprendre la langue aux sources vives »¹⁶, en Toscane.

L'EFFORT VERS UNE « LANGUE IMPOSSIBLE »

La force du tropisme florentin s'explique donc principalement par le problème linguistique des Triestins, dont la prépondérance de l'allemand dans le système scolaire ne constitue qu'un des aspects. Si le choix de l'italien comme langue d'écriture s'avère en effet capital et difficile pour beaucoup d'entre eux, c'est que l'italien écrit est en quelque sorte une langue étrangère pour des dialectophones auxquels l'éducation secondaire et quelquefois les études supérieures n'ont pas permis d'apprendre de façon organique le standard littéraire. Cet effort linguistique de l'écrivain triestin s'exprime de façon aiguë chez Svevo, dont

¹⁶ Livia Veneziani-Svevo, citée par E. Schächter : *Origins and identity: Essays on Svevo and Trieste*. Leeds, Northern Universities Press, 2000, p. 17 : « Coltivava segretamente un sogno: studiare a Firenze per apprendere la lingua dalle vive fonti. »

la formation est plus européenne qu'italienne, marquée par Shakespeare ou Tourgueniev, Schopenhauer et le classicisme weimarien, au point qu'à son retour à Trieste il fréquente assidûment la *Biblioteca Civica* car, écrit-il, « il s'agissait finalement de conquérir un peu de culture italienne »¹⁷. Avec le recul, c'est le regret de ne pas être « pur » – purement italien, purement triestin même – qui se fait jour dans les écrits autobiographiques :

Serait-ce mon grand-père allemand qui m'empêche de mieux paraître latin ? Et pourtant, j'ai toujours honoré et même étudié ma langue. Mais, depuis ma prime jeunesse, j'ai été ballotté dans les pays les plus divers, et en revanche, malgré un long désir, je n'ai connu Florence qu'à cinquante ans, et Rome à soixante. [...] Et c'est ainsi que la langue italienne pour moi est restée, définitivement, celle qui remue dans ma tête isolée. Les autres Triestins traînent avec eux leur dialecte, mais c'est un dialecte italien et ils sont plus purs que moi¹⁸.

38 Il est vrai que le purisme linguistique de la critique littéraire italienne a maintes fois reproché à Svevo « la pauvreté d'une langue farcie de solécismes et de formations dialectales »¹⁹. L'écrivain reconnaît certes la nécessité de « refaire quelque peu une éducation littéraire si négligée »²⁰ afin que « le dialecte triestin s'affine ou disparaisse même complètement »²¹, mais il affirme également le besoin d'écrire une « langue vivante [qui] ne pouvait être que le dialecte triestin »²². On assiste ici à la recherche de la « langue impossible » telle qu'il l'avait décrite dans un article de 1889 : un toscan qui « a tout l'esprit du dialecte sans avoir [...] rien de bas ni de vulgaire »²³. C'est là la langue rêvée des Triestins, une langue qui leur soit propre tout en possédant la dignité des grandes et anciennes langues « de culture ». En elle, la coloration dialectale ne souffrirait ni ne pâlirait devant les formes nobles, pas plus qu'elle ne les souillerait. Chez Svevo comme chez d'autres, cet effort est marqué par un paradoxe : la situation multiculturelle de l'écrivain le pousse à sortir de Trieste, à se frotter d'allemand ou de toscan, et ce faisant, à perdre le contact avec le substrat linguistique de la ville. Quant à ceux qui choisissent de rester, ceux qui sont « plus purs », ils n'échappent pas à l'ancrage local du dialecte.

Il manque donc à l'écrivain de Trieste son outil, la langue apte à dire le vrai, et ce manque fait de Trieste, pour reprendre la définition de Roberto Bazlen

17 Italo Svevo, « Profil autobiographique » (note 3), p. 15.

18 I. Svevo, « Lettre à Attilio Frescura du 10 janvier 1923 », *Écrits intimes* (note 3), p. 216.

19 I. Svevo, « Profil autobiographique » (note 3), p. 14.

20 *Ibid.*, p. 18.

21 *Ibid.*, p. 22.

22 *Ibid.*, p. 22.

23 I. Svevo, « Una commedia in lingua impossibile », *L'Indipendente*, Trieste, 2 avril 1884, dans I. Svevo, *Opera omnia*, a cura di Bruno Maier, Milan, dall'Oglio editore, 1968, vol. III, p. 580.

dans une ébauche de 1934, une « ville de renoncements muets et de tragédies inexprimées » :

L'homme, trop exposé à des influences différentes, [...] des pôles opposés à l'extrême desquels peut jaillir, à cause de cette tension extrême, l'étincelle la plus vive, étincelle qui ne trouve pas la forme et s'épuise dans le vain rôngement du génie « impuissant », auquel la langue déjà « formée » ne peut suffire et qui ne trouve pas la sienne propre : *Däubler*²⁴.

Le problème de *la langue* se trouve ainsi détaché du problème linguistique des seuls Triestins italo-phones. Pour Bazlen, Theodor Däubler – écrivain expressionniste germanophone, lui-même Triestin – est paradigmatique de la tension entre une langue déjà formée, et insuffisante, et l'absence de la « langue impossible ». Cette caractérisation s'applique à tous les grands écrivains de la ville, eux dont les mots sont, selon l'expression de Svevo dans sa conférence consacrée à Joyce, « plutôt les maîtres que les esclaves »²⁵. C'est dire que, chez les germanophones comme chez les italo-phones, la recherche de la langue d'écriture dépasse le problème de l'identité nationale pour devenir un véritable impératif moral, associé à la recherche de la *sincérité* et de la *vérité*, thèmes récurrents dans les écrits intimes de Svevo²⁶, qui sont eux-mêmes des lieux où « faire l'exercice » de la sincérité. Écrivainier (*scribacchiare*)²⁷ est pour lui la seule façon de ne pas mentir en écrivant, de ne pas être victime de ces mots toscans dont Zeno dit, dans le roman de 1923, qu'avec chacun d'eux les Triestins mentent²⁸.

Des écrits intimes aux romans, c'est la même difficulté que Svevo met en exergue de son écriture : difficulté à être *sincère*, difficulté à trouver la forme stylistique adaptée à l'expression de cette vérité intime, la même tension entre recherche morale et exigence stylistique. La situation multiculturelle de la ville, qui empêche l'adhésion irréfléchie à une langue littéraire nationale déjà constituée, débouche ainsi, non pas sur un appauvrissement, sur une absence de « tradition de culture », mais au contraire sur un plus haut degré d'exigence : la triestinité « exige une sincérité absolue des pages de sa littérature, parce que sans elles elle n'existerait pas »²⁹. C'est sans doute par cet aspect qu'elle s'articule profondément à toute la modernité centre-européenne.

24 Roberto Bazlen, « Textes sur Svevo », trad. Françoise Brun (trad. modifiée), dans *Italo Svevo et Trieste* (note 4), p. 35-38, citation p. 37.

25 Italo Svevo, *Écrits intimes* (note 3), p. 301.

26 *Ibid.*, p. 165.

27 Italo Svevo, « Pages de Journal, 2 octobre 1899 », *Écrits intimes* (note 3), p. 87.

28 Italo Svevo, *La Conscience de Zeno*, trad. Paul-Henri Michel, éd. revue par Mario Fusco. Paris, Gallimard, coll. Folio, 1986, p. 497.

29 Angelo Ara et Claudio Magris, *Trieste* (note 1), p. 24.